

demander à M. de la Guiche d'envoyer un renfort immédiat par la route de Casino, de façon à cerner Farnèse de tous côtés.

Les pontificaux repoussèrent les premières vedettes et arrivèrent bientôt en vue du bâtiment où se trouvait le 2ème avant-poste garibaldien et dont la description détaillée est indispensable pour l'intelligence d'un des faits les plus glorieux de cette campagne, où l'héroïsme abonde. C'était un bâtiment isolé, construit sur la route d'Ischia à Farnèse en face d'un bois clôturé dépendant d'un couvent de capucins. Le rez-de-chaussée était traversé par une arcade ouverte menant de la route à un vignoble parsemé d'oliviers situé derrière le bâtiment. Il n'y avait pas de porte extérieure à cette arcade, qui donnait accès dans une remise et dans une écurie percées de fenêtres sur les façades. A l'étage où on parvenait par un escalier extérieur du côté du vignoble, il y avait trois chambres dont toutes les fenêtres prenaient également jour sur les façades.

En approchant de ce bâtiment, les zouaves se déployèrent en tirailleurs appuyés pas les voltigeurs. Après une fusillade assez vive, mais qui ne fit aucun mal aux pontificaux, les garibaldiens s'enfuirent vers Farnèse, laissant sur le terrain un mort et deux blessés.

En ce moment les pontificaux virent un détachement ennemi considérable sortir de Farnèse, et s'avancer vers eux en très bon ordre, sous les ordres du major Sgarallino. Ils comprirent alors qu'il fallait renoncer à l'offensive et s'apprêter à une résistance vigoureuse en attendant l'arrivée des secours. Ils s'installèrent donc dans la métairie. Le capitaine Sparagana et les voltigeurs occupèrent l'étage; du Fournel et ses zouaves, avec les gendarmes restèrent au rez-de-chaussée, et fermèrent les ouvertures de l'arcade par une palissade de grands joncs unis ensemble avec des liens d'osier, dont on se sert en Italie pour faire les cloisons et les haies. Ces préparatifs étaient à peine terminés, lorsque les garibaldiens arrivèrent à portée de fusil et ouvrirent immédiatement le feu.

Il était alors une heure. Les pontificaux s'aperçurent bientôt de l'inconvénient grave de n'avoir de feu que sur les façades et d'être sans défense sur les flancs. Une partie des garibaldiens s'était établie dans le bois, en face du bâtiment, en se glissant intérieurement le long du mur qui l'enroule. Ils étaient ainsi abrités contre le feu des pontificaux, et de là ils dirigeaient un feu nourri contre les fenêtres. Le gros des garibaldiens, protégé par cette fusillade s'avança par les vignobles, mais il fut accueilli par un feu bien dirigé qui jeta l'hésitation dans ses rangs et le força à battre en retraite. Ce succès ne causa pas cependant aux pontificaux une joie bien longue, car ils aperçurent bientôt un autre détachement qui s'était glissé dans les vignes jusque contre le pignon tourné vers Farnèse. Il était impossible d'arrêter sa marche puisqu'on ne pouvait diriger de feu contre lui. Aussi un instant après, les garibaldiens arrivèrent-ils au bas de l'escalier extérieur que quelques-uns escaladèrent audacieusement. Mais ils trouvèrent sur le palier le brave sergent-major des voltigeurs, Biscioni, qui tua le premier d'un coup de baïonnette et repoussa les autres.

Les pontificaux étaient entourés de toutes parts, sans pouvoir se dégager par leur feu. Cette position parut insoutenable aux zouaves, qui demandèrent à grands cris de pouvoir repousser l'ennemi par une de leurs irrésistibles charges à la baïonnette, pendant que de l'étage supérieur les voltigeurs redoublèrent leur fusillade. L'impétueux du Fournel y consentit avec joie, mais réclama pour lui l'honneur périlleux de sortir à leur tête. C'était se vouer à une mort certaine, car il était évident que tous les coups des garibaldiens se concentreraient sur celui qui franchirait le premier ce seuil redoutable. Avec un calme sublime Emmanuel du Fournel prit ses gants d'uniforme, les mit et les boutonna soigneusement; puis

il tira lentement son sabre et en salua les siens: "C'est ici qu'il faut mourir, dit-il. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en avant, mes enfants!" Et coupant avec son sabre les liens qui retenaient la barricade de joncs du côté des vignes, le jeune héros s'élança au-devant de la mort. Le caporal Beaubeau, son compatriote, voulant, au prix de sa vie, sauver l'officier que tous ses soldats chérissaient d'une si respectueuse tendresse, se précipita au-devant de lui pour le couvrir de son corps, mais ce dévouement admirable fut inutile. Tandis que ce vaillant soldat tombait percé de trois coups de baïonnette et le bras fracassé par une balle, le héros pour lequel il offrait sa vie étendait un garibaldien à ses pieds et recevait au même instant plusieurs blessures mortelles. Du Fournel tomba, se releva et se jeta encore sur l'ennemi; de nouvelles blessures l'atteignirent, son sabre fut brisé, son revolver lui échappa des mains et il alla rouler tout couvert de sang à l'angle de la maison, où un garibaldien lui traversa le poumon d'un coup de baïonnette, tandis que d'autres lui brisaient le crâne à coups de crosse. "Cruels, disait-il, pourquoi me frapper encore, je suis hors de combat." La barricade de joncs n'avait malheureusement pas cédé en entier, et du Fournel et Beaubeau s'étaient élançés par un étroit passage, qui ne permettait que de sortir un à un. Après eux, M. Ferdinand de Charette s'embarassa les pieds dans les liens, tomba et obstrua le passage; pendant quelques instants du Fournel et Beaubeau restèrent donc seuls livrés à la fureur de leurs ennemis; mais enfin les zouaves renversèrent la palissade et se ruèrent ivres de fureur et de vengeance sur les meurtriers de leur chef. Sans qu'un seul d'entr'eux fut atteint, ils culbutèrent en un instant leurs adversaires, et dégagèrent tous les abords de la métairie. Au même instant retentissait de toutes parts le cri de *Vive Pie IX!* C'était de Couëssin, qui, entendant retentir la fusillade, arrivait au feu à pas de course accéléré; c'était de la Guiche qui, de l'autre côté, entrait en ligne; il avait reçu à une heure un quart l'estafette de du Fournel, et, prévoyant un malheur, il avait rassemblé à la hâte les troupes qui étaient sous sa main et s'était dirigé au pas de course sur Farnèse, où il arrivait à deux heures et demie. Il débouchait par la route avec 50 zouaves, commandés par le comte Kessaliec, et sa présence acheva la déroute des garibaldiens. M. de la Guiche envoya le sous-lieutenant Burdo occuper le couvent des Capucins, où, dans la rage de leur défaite, les garibaldiens avaient égorgé deux religieux.

L'ennemi laissa sur le champ de combat 7 morts, 10 blessés, 3 prisonniers, et emmena avec lui 15 autres blessés, parmi lesquels se trouvait le major Sgarallino; il évacua immédiatement Farnèse et se retira vers la frontière à la Rocca.

Ce succès était chèrement acheté par la perte de l'héroïque du Fournel. Outre les fractures qu'il avait à la tête, six blessures lui traversaient la poitrine, huit autres labouraient tous ses membres. Pourtant il respirait encore, et on l'avait transporté dans la métairie. Il fallait rentrer à Valentano avant la nuit, qu'avait en une pluie torrentielle, et, vers quatre heures, les troupes reprurent le chemin de cette ville, emportant sur les civières les deux victimes de cette journée. Le transport eût été impossible par tout autre moyen, tant étaient atroces les souffrances éprouvées par le pauvre du Fournel. Il pleuvait à torrents, la nuit était venue opaque et sombre, les chemins étaient détestables, à chaque pas les porteurs des civières glissaient dans la boue et souvent même trébuchaient avec leur précieux fardeau. Le trajet dura cinq heures et l'on peut se figurer les tortures des deux blessés dans de telles conditions. Pas une plainte pourtant ne leur échappa, et du Fournel souriait doucement en rentrant dans sa chambre à Valentano. Le chirurgien déclara de suite ses blessures mortelles; quant à Beaubeau,